

veloppe fréquemment des points mineurs de sa démonstration qui éclairent bien la vie urbaine et rurale du Lyonnais à l'époque moderne: par exemple la place de la prostitution dans une grande agglomération comme Lyon et son recrutement dans les basses classes de la société; l'importance de l'endettement ouvrier dans le textile et la fréquence des déménagements nocturnes « à la cloche de bois », où les pauvres abandonnent au propriétaire quelques bois de lit et leurs enfants endormis; il montre de même la solidarité qui se manifeste dans les poursuites, arrestations et toutes opérations de police entre les petites gens et les victimes de ces persécutions: notamment, au début du XVIII^e siècle dans les opérations de raffe pratiquées par les archers de la maréchaussée pour recruter des « engagés » (de force) pour l'Amérique. Signalons encore quelques très bonnes cartes qui permettent de visualiser remarquablement certaines données: l'origine géographique des vagabonds arrêtés à Lyon en 1772-1773 révèle une dispersion étonnante jusqu'en Bretagne, Hainaut, Languedoc et Allemagne; la carte situant les points de brigandage où « la bande du Forez » a exercé ses talents de 1750 à 1773 couvre la totalité de la généralité et déborde jusqu'en Auvergne, Bourbonnais, et Dauphiné. De même les deux cartes qui localisent les hôpitaux au début du XVI^e siècle et à la fin du XVIII^e révèlent bien l'abandon du petit équipement hospitalier rural hérité du Moyen Âge et le maintien des seuls établissements urbains.

R. MANDROU.

* * *

FRANÇOIS LEBRUN. — *Les hommes et la mort en Anjou aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1971, 562 pp.

La thèse de François Lebrun présente l'originalité de s'attacher à un problème démographique classique — la mortalité — et de le traiter dans toutes ses perspectives: sociales, économiques et culturelles. Ce n'est pas par hasard si, dès son introduction l'auteur évoque un article célèbre de Lucien Febvre sur la sensibilité et l'histoire (en 1941): « nous n'avons pas d'histoire de la mort ». Voici un ouvrage qui répond, à trente ans de distance, à ce vœu: la première pierre d'une histoire de la mortalité et des attitudes sociales devant la mort — en attendant le grand livre que prépare Philippe Ariès sur le même thème.

François Lebrun présente d'abord le pays, les paysages aussi divers que les terroirs et le climat capricieux, et la conjoncture économique et sociale de l'Anjou pendant ces deux siècles: description minutieuse, nourrie d'évocations contemporaines et de calculs classiques, au terme de laquelle cette nouvelle contribution à la connaissance régionale de la France sous l'Ancien Régime conclut à une stagnation au XVIII^e siècle: point de défrichements, vains efforts de la Société d'agriculture pour améliorer productions et rendements; la population totale recule; l'Anjou prend place ainsi parmi les régions déshéritées qui n'ont pas participé à cet essor du

XVIII^e siècle, démonté et démontré par Ernest Labrousse en 1933 et 1944 dans ses deux grands livres, réaffirmé récemment encore dans le second tome de *l'Histoire économique et sociale de la France*, et qui commence à être mis en question assez vigoureusement par la nouvelle génération¹. En seconde partie, F. Lebrun présente le tableau démographique de la mortalité, infantile et générale pour introduire « l'étude de la lutte contre la maladie et la mort, puis les causes de mortalité: la cartographie de la répartition des médecins et chirurgiens et de l'équipement hospitalier exprime bien le sous-équipement médical dramatique des campagnes; les insuffisances chroniques de l'alimentation, les maladies fréquentes dues à certaines carences et à l'eau (dysenteries épidémiques notamment, en 1639, 1707, 1779), la fréquence des accidents sur la Loire sont décrites avec minutie, tout comme les malheurs classiques, invoqués dans les prières les plus traditionnelles: la famine, la guerre, la peste.

Mais la partie la plus originale du livre est sans doute la plus courte, la dernière: dans les 350 premières pages, l'auteur a surtout illustré avec précision dans le trait et un souci toujours éveillé de bien représenter les réalités concrètes, une démographie historique connue — dont la sociologie différentielle reste plus approchée approximativement qu'appréhendue solidement. Dans le troisième temps du livre, F. Lebrun décrit les comportements de ses Angevins devant la maladie et la mort, tels que permettent de les saisir l'enseignement du haut clergé, les mandements des évêques et la collaboration entre médecins et prêtres, les testaments et donations pieuses, le cérémonial des enterrements et les formes du culte mortuaire. Sans nul doute, à notre gré, cette partie n'est pas assez développée: M. Lebrun affronte en effet ici l'énorme question des « superstitions » populaires en matière de guérison et de l'au delà; il décèle ici l'influence directe de J. B. Thiers sur un texte épiscopal, évoque ailleurs les pratiques des rebouteux, mages et jeteurs de sort, comme les histoires de revenants. C'est en fait poser le problème des rapports entre une religiosité populaire et la pratique imposée par le haut clergé; et à partir de là, celui des relations entre le corps médical, autorisé — depuis les sage-femmes jusqu'aux docteurs de la Faculté d'Angers — et les soigneurs populaires, matrones, bergers, sorcières qui ont la confiance des populations rurales, voire urbaines et qui tiennent une si grande place dans la vie quotidienne. Jeu difficile à saisir dans toutes ses implications, et qui commande cependant une bonne part des thérapeutiques et de la nosologie du temps: comme les enquêtes de Vicq d'Azyr sur les épidémies dans les dernières années de l'Ancien Régime l'ont montré à la société royale de médecine, dénonçant « maiges et empiriques, aussi audacieux qu'ignorans ». Au terme de son enquête sur ces délicates questions, F. Lebrun conclut à une désacralisation de la maladie et de la mort, pour une élite urbaine au moins: conclusion prudente, à

¹ Voir notamment la mise au point très fortement documentée de Michel MORINEAU, *Les faux semblants d'un démarrage économique agriculture et démographie en France au XVIII^e siècle*, Paris (Cahier des Annales, n° 30), 1971, 388 p.

l'image de toute la démonstration de l'auteur dans ce troisième volet de son enquête; et qu'il convient d'adopter avec la même circonspection.

C'est le prix d'une démarche originale, qui ouvre des perspectives comparatives larges avec d'autres régions de France, comme la Provence récemment étudiée par Michel Vovelle dans un remarquable petit cahier consacré à la *Vision de la mort et de l'au-delà en Provence, d'après les autels des âmes du purgatoire (XV^e-XX^e siècles)*.

R. MANDROU.

* * *

Social Reform in Canada, 1914-1928.

RICHARD ALLEN. — *The Social Passion. Religion and Social Reform in Canada, 1914-1928.* University of Toronto Press, 1971.

The Social Passion by Richard Allen shows that the Social Gospel provided much of the impetus for the post World War 1 English Canadian movement to make Canada a more humane society. The Social Gospel was the ideology of ardent Protestants who believed that God wished to prevent big industry and huge urban centres from polarizing society into the extremes of widespread poverty and concentrated wealth. It challenged the premise of liberal capitalism that a wealthy individual had an unlimited right to do as he pleased with his property if such action harmed the poor. As J. S. Woodsworth declared: "Christianity stood for social righteousness as well as personal righteousness."¹ Such highly optimistic ideology was permeated by the conviction that God himself was busily at work realizing His Kingdom. Under its influence many intelligent, educated and able Christian men and women happily committed themselves to changing the social relations which underpinned society from competitive individualism to co-operative brotherhood. This religious commitment, this "social passion" provided much of the energy for the building of farm organizations, the strengthening of trade unions and the campaigning for welfare legislation which marked that brief period of social unrest.

It is a pity that such an important book was not written with more care. Its structure is weak, while its ideas and characters are identified so vaguely with the main tendencies within the Social Gospel that the reader is in constant danger of becoming confused. Nor is the author precise in his use of terms. He employs the word "progressive" in three different senses: as a trend in the Social Gospel, as the commonly accepted name of the Western agrarian reformers and as the opposite to conservative as in "the language of the progressive of the farm and labor movement."² Only *after* one reads the chapter entitled the *Non-Politics of Progressivism*

¹ The book is a somewhat revised version of the authors Ph.D. dissertation "The crest and crisis of the Social Gospel in Canada 1916-1927" (Duke University, 1967).

² See Kenneth McNAUGHT, *A Prophet in Politics* (Toronto, 1959), p. 26.